

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, coin Cour et Bienville.

Wholesale of the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 25 août 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.) and Temperature (29, 30, 31, 31).

L'EDITION DE L'ABELLE

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABELLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-deuxième année de son existence, et à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puera dans ses colonnes, articles qui paraîtront devant le plus vif intérêt des générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

LAUGMENTATION DE LA

Flotte américaine.

Le nombre des navires de guerre dont dispose le gouvernement des Etats-Unis est tellement disproportionné à l'étendue des côtes et à l'importance des commerces à protéger, la flotte qu'ils forment est, en un mot, tellement insuffisante pour les besoins du pays, qu'il est inutile d'y insister.

Il faut reconnaître, cependant, que les hommes d'état qui ont été à la tête du gouvernement pendant les dernières vingt-cinq années ont travaillé avec infiniment de sèle et d'activité à doter le pays d'une flotte de guerre, qui n'existerait pour ainsi dire pas auparavant, et que leurs efforts

ont été couronnés d'un succès joint.

Les Etats-Unis tiennent déjà, en effet, un assez bon rang dans l'ordre de la puissance navale. Mais ceux qui se sont ainsi élevés au relèvement de la marine de guerre américaine se sont heurtés à de nombreux obstacles financiers et autres, et ce n'est que grâce à leur persévérance qu'ils ont réussi à obtenir la flotte d'aujourd'hui, dont le peuple américain est justement fier, mais qui ne représente pas même la moitié de ce qui a été demandé et que le Congrès aurait dû accorder.

D'un autre côté, les besoins du pays ont considérablement augmenté. De puissance continentale les Etats-Unis sont devenus puissance coloniale. L'acquisition des Samoa, des Hawaii, des Philippines, de Porto Rico et de la zone du canal de Panama, la protection dont ils ont besoin, directement ou indirectement, l'attention avec laquelle ils suivent les événements qui se déroulent dans les pays tropicaux de l'hémisphère occidental et leur intervention plus fréquente, ont créé aux Etats-Unis de nouveaux devoirs qu'ils ne peuvent qu'imparfaitement remplir avec les forces navales dont ils disposent actuellement.

C'est d'une telle évidence qu'on ne s'explique guère que le Congrès, en ces dernières années, se soit montré si parcimonieux dans l'octroi des crédits pour la construction de nouveaux bâtiments, et cela en face de l'augmentation rapide des dépenses étrangères et des obligations du gouvernement. C'est à peine si, comme il est dit plus haut, il a accordé la moitié de ce qui lui était demandé.

Les législateurs voient maintenant le danger de leur économie déplacée. Dans un but que le pays tout entier a approuvé le président Roosevelt a envoyé la flotte entière de l'Atlantique au Pacifique, et aujourd'hui que cette flotte est aux antipodes et ne pourrait rentrer qu'après un long voyage, les côtes du pays sont absolument dégarées. Certes, aucune guerre ne menace les Etats-Unis en ce moment, mais un danger peut surgir inopinément, et la situation ne serait guère rassurante.

Aussi l'instinct semble-t-il bien choisi par le président pour renouveler ses efforts en faveur d'une augmentation de la flotte de guerre.

C'est la dernière session du Congrès pendant le terme de fonction de M. Roosevelt et il se dispose, annonce-t-on de Washington, à réclamer plus énergiquement que jamais des crédits importants pour la construction de nouveaux cuirassés. Il voudrait en voir mettre quatre en chantier chaque année, jusqu'au moment où le pays aura dans l'Atlantique et dans le Pacifique une flotte égale à celle qui se trouve présentement en Australie.

M. Roosevelt ne rencontrera pas, cette fois, une aussi grande opposition qu'autrefois, car les deux grands partis politiques qui se partagent l'Union Américaine ont inscrit dans le programme avec lequel ils font respectivement la campagne électorale présidentielle l'augmentation de la flotte de guerre des Etats-Unis. Le président Roosevelt les a pris au mot, et il semble que leurs représentants n'aient plus qu'à s'exécuter.

Insolation.

Jack Jones, un ouvrier de couleur, a été frappé d'insolation hier après-midi alors qu'il travaillait à Chalmitte. Il a été transporté à l'hôpital.

Advertisement for Uneda Biscuit. Text: 'L'énergie provient des muscles bien nourris plus des nerfs bien nourris. Uneda Biscuit est le plus grand fabricant d'énergie de tous les aliments de froment. NATIONAL BISCUIT COMPANY'.

JOHN W. KERN

Est notifié de sa candidature à la vice-présidence.

Indianapolis, Ind., 25 août.—M. John Worth Kern, candidat démocrate à la vice-présidence des Etats-Unis, a été formellement notifié aujourd'hui de sa nomination.

La cérémonie, à laquelle ont assisté plusieurs milliers de personnes attirées par les orateurs distingués inscrits au programme, a eu lieu dans le vaste colisée érigé sur les terrains de l'Exposition d'Etat.

Les principaux membres du parti démocrate parmi lesquels on remarquait M. William Jennings Bryan, Norman E. Mack, de Buffalo, Urey Woodson, du Kentucky, le congressiste Lloyd, du Missouri, etc., étaient arrivés hier soir à Indianapolis.

M. Kern a pris ensuite la parole pour déclarer qu'il acceptait la nomination et a remercié le comité en ces termes :

« Je n'ai pas recherché cette nomination et si mes désirs personnels avaient été consultés un autre que moi aurait reçu cet honneur, mais l'ayant reçu sans sollicitation je ne l'en apprécie que davantage et l'accepte avec la pleine conscience de ses fardeaux et de ses responsabilités. »

« Comme candidat j'essaierai de porter l'honneur vaillamment et d'accomplir tous les devoirs qui me seront dévolus aussi fidèlement que possible et si je suis élu je promets de servir le peuple de la république par l'accomplissement consciencieux des devoirs de la charge. »

« Le candidat républicain à la vice-présidence, dans son récent discours d'acceptation, a affecté de croire que la question "Le peuple doit-il gouverner?" impliquait une accusation de vénalité envers l'électorat américain. »

« Il a affirmé, avec une grande emphase, que sous la récente administration républicaine le peuple avait gouverné sans entraves ni empêchements. Il est étrange dans une république comme celle-ci, qu'il se présente l'occasion de discuter une question semblable. »

« C'est un gouvernement du peuple, par le peuple, et quand sa volonté est connue elle devrait être suprême et mise immédiatement en action. Et si une fois la volonté du peuple connue elle n'est pas mise en action, c'est qu'alors le peuple ne gouverne pas. »

« Aucun homme intelligent prétendrait-il qu'il y ait eu dans ce pays une diversité d'opinion sur la question de savoir si le tarif d'entrée sur la pulpe de bois employée dans la fabrication du papier devait être réduit ou supprimé? »

« Dans ce cas particulier le droit d'entrée n'aurait de bénéfice qu'au Trésor du papier, permettant à cette corporation de

prélever un tribut de plusieurs millions annuellement sur les journaux de ce pays et sur leurs lecteurs. La presse unanime, sans distinction de parti, s'est unie pour demander d'être secourue. Le peuple de cette république a unanimement secondé cette demande. »

« Le président des Etats-Unis a usé de l'influence que lui confère son importante charge en faveur de la demande du peuple et de la presse. Mais tout cela sans résultat. »

« Les forces dominantes du parti républicain ont établi dans la Chambre basse du Congrès une condition parlementaire, dans l'intérêt des monopoles, telle que seul le Speaker a le droit de déterminer si une mesure peut être admise à être votée comme loi, et par le pouvoir d'un seul homme la volonté de la presse, du président et du peuple a été réduite à néant. »

« Considérez le spectacle ! D'un côté 80 millions d'hommes libres demandent un acte législatif pour remédier à un tort. De l'autre côté quelques hommes occupés à piller le public, aidés par la puissance dominante du parti républicain représentée par celui qui préside cette branche du Congrès qui une fois fut si populaire. Et les pillards et les serviteurs infidèles du public dominent le peuple de cette grande république. En cette circonstance le peuple a-t-il gouverné? »

Cette question "le peuple doit-il gouverner?" demande la considération sérieuse et sincère de tous les hommes qui sont intéressés dans la perpétuation de nos institutions. Il doit être apparemment à tous ceux qui ont suivi le cours de la législation pendant les dernières années, qu'il y a parmi le parti républicain un groupe d'individus qui sont déterminés à ne pas laisser gouverner le peuple. Leur puissance s'est manifestée chaque fois qu'une tentative a été faite pour mettre un frein à l'œuvre destructrice des corporations illégales, pour réduire le tarif oppressif, ou pour voter des lois ayant pour but d'alléger le fardeau qui repose sur le peuple.

Cette puissance dominante qui

maintenant guide et dirige le parti républicain, en de nombreuses occasions, dans le président des Etats-Unis avec qu'un nom du peuple il demandait l'adoption de certaines réformes.

Cette même puissance fait actuellement circuler deux genres de cigulaires électorales—une qui est distribuée dans l'Est—l'autre dans l'Ouest. La première est placée entre les mains des présidents des trusts et autres financiers qui sont exposés être les ennemis du président Roosevelt et de ce que M. Taft ne renouveller pas les fautes commises par son prédécesseur.

La seconde qui est distribuée parmi les fermiers et les ouvriers qui sont présumés être les admirateurs du président, déclare que Taft est la "doubleure" de Roosevelt et que l'on peut être persuadé qu'il poursuivra sa politique.

M. Kern termine son discours en déclarant que le peuple entier des Etats-Unis est en faveur d'une révision du tarif et que le parti démocratique s'il arrive au pouvoir ne manquera pas d'effectuer les réformes nécessaires.

Voluse arrêtée.

Une jeune femme du nom de Miss Walter Bird, alias Preston, a été arrêtée par le Baronne, 1107, hier après-midi par les détectives Mr. Cobe et Coyne.

Il paraît que cette femme, accompagnée d'un enfant, s'est rendue jeudi dernier au presbytère de l'Eglise de St-Vincent de Paul, rue Dauphine, 3053, pour demander de secours au révérend Francis Basty curé de la paroisse.

Pendant sa visite le prêtre a dit s'abstenir un instant de l'apparlement, et à son retour il s'est aperçu que la femme avait disparu en emportant une montre placée sur une table.

Les détectives McCabe et Coyne, mis au courant de l'affaire, ont obtenu le signalement de la femme, et après des recherches ont réussi à l'appréhender hier après-midi.

Conduite au bureau du chef Reynolds elle a vivement protesté de son innocence, mais confrontée avec le révérend Basty, ce dernier a parfaitement reconnu la femme.

Mme Bird n'en est pas à son coup d'essai, car elle a été arrêtée l'hiver dernier pour un vol commis près du champ de course. Elle est également bien connue de la police d'Indianapolis, où elle a commis divers vols.

Jeune voleur.

Hier à onze heures du matin un gamin de couleur est entré dans la demeure de James Blador rue N. Derbigny, 121, et y a pris un pot contenant une plante de valeur. Le signalement du noir a été donné à la police.

INCENDIE.

Hier soir, un peu avant neuf heures, un feu a été découvert dans la boulangerie de Frank Baehr, rue Magasin, 5613. La bâtisse ainsi que le contenu ont été presque entièrement détruits.

Les pertes sont couvertes par une assurance.

QUATRE MOIS SANS POUVOIR MARCHER

Mme et Mlle Cherville Brink et Demange—Plats Terriblement Efficaces—Opilacs—Soleils Forts—Borin—Nourriture Fraîche—Echouement mais

TORTURES D'ECZEMA CEDENT AU CUTICURA

« Les Remèdes Cuticura sont tout ce que vous les proclamez. J'en ai eu un grand succès pendant plus de deux ans. Deux fois j'ai essayé de me guérir, mais ils me soulagèrent momentanément seulement et je ne suis guéris que par les Remèdes Cuticura. Après trois ans, je pense la meilleure nuit que j'aie jamais passée depuis des mois à moins que je ne sois en train de me guérir. Un assortiment de Savon Cuticura, Onguent Cuticura et Pilules Émollientes Cuticura et mes ongles guérissent bientôt. Il y a un an que je ne suis servi de Cuticura, et l'eczéma n'est pas revenu. »

« Je n'ai pas pu marcher pendant plus de six mois. Une petite boîlle dans le coin de mon œil qui me faisait beaucoup souffrir et grossissait. J'ai l'idée d'essayer pour cela du savon et de l'onguent Cuticura, et le gromme a disparu. J'ai essayé pendant trois ans et j'ai habité une fois au Brésil, vingt-cinq fois en France. Les Remèdes Cuticura sont les plus sûrs et les plus dignes de confiance que j'aie jamais employés pour toutes les humeurs de la peau. Mrs David Brown, Leola, Crawford Co., Ark., 18 Mai et 13 Juillet 1907. »

De victimes torturées et affligées par des humeurs à la peau, eczéma, dartres et éruptions, qui ont essayé et trouvé l'inefficace nombre de remèdes, et qui n'ont plus foi en aucun. A ceux qui le savent, l'onguent et les pilules Cuticura sont appelés irradicateurs. Ils sont efficaces, doux, calmants et salutaires. Ils soulagent immédiatement les cas les plus affligés et font prévoir une prompte guérison quand tout le reste échoue.

En vente dans le monde entier. Prenez soin de l'écriteur. Cuticura Soap, Cuticura Ointment, Cuticura Pills. Ex-2624 Gravel, Livret Cuticura sur les Marchés de la Poste.

Les fanéailles du baron von Sternburg.

Hittelberg, Allemagne, 25 août.—Les fanéailles du baron Speck von Sternburg ambassadeur d'Allemagne à Washington, auront lieu vendredi après-midi à 3 heures, à Lutzhensau, près de Leipzig.

La baronne von Sternburg a reçu plusieurs centaines de télégrammes de condoléances de toutes les parties des Etats-Unis et d'Europe.

WEST END.

Le programme qu'offre West End cette semaine est des plus amusants et il est applaudi chaque soir par une foule nombreuse. Les morceaux exécutés par l'orchestre Lombardo sont toujours choisis et les vues du cinématographe sont des plus artistiques.

FAITS DIVERS.

Malfaiteur disparu.

Hier, entre deux et trois heures du matin, M. J. L. Arroyo, qui demeure rue Lafayette, 2020, et est employé durant la nuit dans le bureau du ferry au pied de la rue du Canal, a vu s'approcher un individu qui lui a demandé de l'argent pour boire.

Sur refus de M. Arroyo l'individu a proféré des injures et, sortant un poignard de sa ceinture, s'est avancé. M. Arroyo a pris son revolver dans un tiroir et, sans hésiter une seconde, a fait feu deux fois sur son assaillant.

Le malfaiteur s'est enfui dans la direction du ponton du ferry et a disparu au bord de l'eau. On ne sait s'il s'est noyé ou s'il a réussi à gagner le quai à la nage.

Au bureau du Génie.

M. E. E. McLeod, commis en chef du bureau du génie, qui a été arrêté lundi sous l'accusation de détournement d'une somme de \$400 et mise sous caution de \$1,000 par le commissaire des Etats-Unis Chlapella, était au bureau hier matin pour régler quelques affaires. Il a refusé de discuter son arrestation, se contentant de dire que tout montant qu'il pourrait devoir au gouvernement serait payé.

Il n'a pas fait, comme on l'a dit, des aveux au colonel Ruffner, mais lui a simplement donné des détails sur certaines transactions. C'est à la suite de cet entretien que le colonel Ruffner a déposé une plainte au bureau de l'attorney de district des Etats-Unis.

« Avec le cantonnier. — Dominique? — Oui. — Que te disait-il? — Qu'on cause dans le pays. — Da qui? — Du château et de ses habitants. — Et que dit on? — Qu'il a été cambriolé la nuit de Noël, qu'on a vu des rôdeurs dans le quartier. — Et où t'ont-on ces propos?... — A la petite auberge, vous savez bien, en haut de la côte des Fremonts... chas Provoost... — C'est bien... Silence. Tu vas chez ta maîtresse? — Oui. — Pas un mot. Elle s'incline. Elle cooep s'éloignait. Dans la chambre d'Hélène, une douce chaleur régnait. La malheureuse mère reposait dans son lit, les yeux fermés. Son doux visage était d'une pâleur de cire. Ses cheveux blonds répandus sur son oreiller formaient une auréole autour de sa tête. A deux pas d'elle, Louise Raïn, la Normande, dévouée corps et âme au fils de son ancienne maîtresse, la vieille marquise d'Orville, veillait, assise dans un grand fauteuil. Elle fit un signe à Virginie en mettant un doigt sur ses lèvres. — Silence... Elle dort. »

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

Le Roman d'Hélène XVIII

AUX GLYCINES

quis d'Orville, dans les joies de son amour, dans les espérances d'un avenir paisible et riant, entre son amant qu'elle adorait et cette fille qui serait sa compagne et sa consolation.

Et l'enfant, cause de tant d'espérances avortées, était devenue tout à coup pour elle la source d'un incurable désespoir.

Oh était-elle? Qu'en avait-on fait? Les ténébreuses et milien desquelles elle se débattait augmentaient ses angoisses.

La peur du désastre inconnu qui nous menace n'est-elle pas la pire de toutes? Elle payait chèrement sa faiblesse, se faite, l'honneur de vertige qui lui avait fait désertir le droit chemin.

Un moment le docteur qui la soignait avait redouté un fatal dénouement.

Mais sous les caresses du marquis, grâce à son dévouement et à ses soins, à ses encouragements, elle s'était remise et ressaisie.

« Ah! si n'avaient qu'à venir, à se présenter aux Glycines, à poser leurs conditions! Quelles qu'elles fussent, elles étaient acceptées d'avance. Et aucun d'eux ne donnait signe de vie! »

« Dominique, le cantonnier amoureux de Virginie, la fille du jardinier des Glycines, revenait bien rôder presque chaque jour aux environs du petit parc et puis d'une fois, il avait entamé la conversation avec sa prétendue récalcitraute. »

« Eh bien! mam'selle Virginie, parait que vous avez du nouveau chez vous? — Quoi donc? — La jeune dame... Est-ce qu'elle ne serait pas accouchée par hasard? On en jase à la mairie de Vanrosson... — Si vous le savez, pourquoy me le demandez-vous? — Ça s'est bien passé? — Pas mal. — Une fillette! Elle ne sera pas malheureuse, hé? — C'est possible. — On l'élève ici, l'enfant? — Possible. — Déclarée de père et mère innocens. — Je ne sais pas... — Allons donc! Ce n'est pas

malin; les parents, on les connaît bien si on voulait, n'est-ce pas?... Voulez-vous que je vous dise où ils sont?... — Ce n'est pas mon affaire, Dominique. Faites comme moi... Ne vous occupez pas de celles des autres... »

« Le cantonnier opina: — Des fois on ne peut pas s'en empêcher... Les langues vont leur train... On cause dans le pays... et il faudrait se boucher les oreilles pour ne pas entendre les sottises qui se débattent... On en dit long... — Oh ça! — Au Rendez-vous des Glycines, par exemple... Vous savez bien, chez Prévost, des amis à vous... — Comme à tout le monde. — Oui, on en débite et de bonnes... — Qu'est-ce que c'est? — Que la maison a été cambriolée par des gars qui n'étaient pas froids aux yeux, pendant que le marquis était à Paris. Vous vous en souvenez bien, mam'selle Virginie, la nuit de la grande tempête, le soir de Noël... Vous devez le savoir mieux que les autres, vous! Vous étiez aux premières loges!... Virginie écoutait et ne répondait pas. — C'est la meilleure manière de ne pas se compromettre. Sa malheureuse maîtresse pensait que tout se paie! Elle aurait pu se dire avec sa-

tant de raison: — Tout se sait! Que peut-on cacher de nos jours par ce temps de journaux, de télégraphes et de téléphones, avec tant de moyens dont on dispose pour recueillir ou colporter les nouvelles? »

« Le cantonnier avait un air narquois qui inquiétait la jeune fille. Il dit en clignant de l'œil: — Si vous aviez été une bonne personne, si vous m'aviez écouté, peut-être bien que rien de mal ne serait arrivé... Je n'ai pas l'oreille dure et il m'aurait pas fallu un grand bruit pour m'éveiller... D'ailleurs, j'aurais pu vous apprendre quelque chose qui vous aurait mise sur vos gardes dans la maison. — C'était? — ... qu'il rôdait dans le pays des gens de mauvaise mine depuis quelques jours... qu'ils s'informaient d'affaires qui ne les regardaient pas. — Comment le savez-vous? — Regardez-moi donc, fit-il, mam'selle Virginie, est-ce que l'air d'air d'un poir? Sur les routes les cantonniers en voient de toutes les sortes, et puis, on des cyclistes, comme vous voyez, la grosse Francine et son patron ne sont pas des manchots ni des gourdes... Ce n'est pas qu'ils soient surs, mais ils ne doutent de chose... On les saura plus tard... Et changeant de sujet, très

railler: — Vous ne voulez toujours pas de mon baume? — Pas pour le moment, Dominique. — J'attendrai... — Sous l'orme, achève la jeune fille mécontente, en lui tournant le dos. — Il s'en alla, en posant sa brosette et ses outils devant lui, pacifiquement. — Le vent était glacial et pi quant. — On aurait pu le croire hérisné d'aiguilles. Virginie remonta de la grille vers le château. — Ainsi déjà on connaissait une partie de la vérité dans le pays. — Comment et par qui s'était-elle répandue? — Bientôt, sans doute, malgré les défenses du marquis d'Orville, on saurait aussi que l'enfant avait été enlevé, que la mère était inconsolable, le père anxieux et navré de sa perte. — Après tout, elle l'avait dit: — Ce n'était pas son affaire. Elle n'avait que des ordres à exécuter. — Elle arrivait devant le perron du château, lorsque le marquis d'Orville en sortit. — Son coép l'attendait. — D'une des fenêtres du premier étage, il avait aperçu Virginie en conversation avec un homme. — Il lui demanda: — Avec qui causais-tu tout à l'heure? —